

Francisco de Vitoria, lumière pour l'université en temps d'incertitude

Conférence inaugurale - VIIe Congrès Razón Abierta
Universidad Francisco de Vitoria - 8 juin 2026
Marie Monnet O.P., rectrice de Domuni Universitas

Monsieur le Recteur,
Madame la Directrice de l'Institut Razón Abierta,
Monsieur le Directeur du Congrès,
Chers collègues,
Chers étudiants,
Chers amis,

Je voudrais d'abord vous remercier très chaleureusement pour votre invitation. Je mesure l'honneur qui m'est fait de prendre la parole au début de ce congrès consacré à Francisco de Vitoria, dans cette université qui porte son nom.

Parler ici, dans cette maison universitaire, n'est pas seulement intervenir dans un colloque académique. C'est entrer dans une tradition. C'est recevoir, pour quelques instants, la responsabilité d'ouvrir une réflexion commune. C'est aussi se tenir devant un nom : Francisco de Vitoria. Or un nom, lorsqu'il est donné à une université, n'est jamais seulement un hommage. Il est une vocation.

Une université qui porte le nom de Francisco de Vitoria ne porte pas seulement le souvenir d'un grand théologien, d'un juriste, d'un dominicain, d'un maître de Salamanque. Elle porte une question. Et cette question demeure vive aujourd'hui : que peut la raison, lorsque le monde devient incertain ? Que peut le droit, lorsque la puissance tend à se justifier elle-même, quand la force devient le seul argument ? Que peut l'université, lorsque les sociétés doutent de la vérité, de la justice, de la paix, et parfois même de l'homme ?

Le thème de ce congrès le dit avec force : « Francisco de Vitoria, lumière pour un monde incertain ». La formule est belle, parce qu'elle ne dit pas que Vitoria nous donnerait des réponses toutes faites. Elle ne dit pas qu'il suffirait de revenir au XVIe siècle pour résoudre les questions du XXIe. Elle dit autre chose : elle dit qu'une pensée peut encore éclairer. Elle dit qu'une tradition peut encore ouvrir l'avenir. Elle dit qu'une université peut recevoir de son histoire non pas une nostalgie, mais une mission.

Je voudrais donc proposer ce matin une méditation universitaire, juridique et spirituelle sur Francisco de Vitoria. Je le ferai à partir de mon propre travail de recherche, mené il y a quelques années dans une thèse intitulée *Homo viator. La libre circulation des personnes entre ancienne et nouvelle mondialisation*. Cette recherche m'a conduit à revenir à l'École de Salamanque, à la naissance du *ius communicationis*, à la manière dont Vitoria a pensé la mobilité, la

communauté du monde, la dignité des peuples, puis à la façon dont cette intuition a traversé l'histoire du droit international, jusqu'aux institutions contemporaines.

Mais je voudrais le faire aujourd'hui depuis une autre place : non plus seulement depuis la place de la chercheuse, ni seulement depuis celle de la juriste, mais depuis celle d'une rectrice. Car Vitoria ne parle pas seulement au juriste. Il parle à l'université. Il parle au professeur. Il parle à l'institution universitaire elle-même. Il parle à toute communauté académique qui veut former non seulement des compétences, mais des consciences.

Et je voudrais enfin faire entendre cette réflexion dans le contexte très actuel qui est le nôtre. Très récemment a été présentée l'encyclique du pape Léon XIV, *Magnifica humanitas*, sur la sauvegarde de la personne humaine au temps de l'intelligence artificielle. Le titre même est un appel : l'humanité est magnifique. Elle est fragile, certes. Elle est blessée, souvent. Elle est menacée, parfois. Mais elle demeure magnifique. Et si Vitoria nous parle encore, c'est peut-être parce qu'il a su regarder l'homme dans une époque où certains étaient tentés de ne plus voir l'homme.

Je suivrai trois étapes.

Premièrement, je voudrais revenir à Vitoria comme maître d'une raison qui ose affronter l'incertitude.

Deuxièmement, je voudrais montrer que son intuition centrale, celle d'une *communitas orbis*, d'une communauté du monde, parle directement à l'université d'aujourd'hui.

Troisièmement, je voudrais ouvrir cette réflexion vers notre présent : les migrations, les guerres, l'intelligence artificielle, les nouvelles formes de puissance, et la mission positive d'une université catholique dans ce monde incertain.

I. Vitoria : penser dans un monde incertain

Il faut d'abord rappeler une évidence : Francisco de Vitoria n'a pas pensé dans un monde stable.

Nous avons parfois tendance à regarder les grands auteurs du passé comme s'ils appartenaient à des périodes plus simples, plus ordonnées, plus cohérentes que la nôtre. C'est une illusion. Vitoria pense dans un monde traversé par des bouleversements considérables.

Le XVI^e siècle est un temps d'élargissement brutal du monde connu. L'Europe découvre qu'elle n'est pas seule. Elle rencontre des peuples, des cultures, des organisations politiques, des territoires qu'elle ne connaît pas. Mais cette rencontre n'est pas neutre. Elle se fait dans la conquête. Elle se fait dans la violence. Elle se fait dans l'asymétrie des armes, des pouvoirs, des récits. Elle se fait aussi dans le trouble des consciences.

Au même moment, la chrétienté européenne se déchire. La Réforme luthérienne bouleverse l'unité religieuse. Les princes chrétiens s'affrontent. La guerre est partout. Les pouvoirs politiques se redéfinissent. Les empires se disputent les mers, les terres, les richesses. Les catégories anciennes ne suffisent plus à comprendre le monde nouveau qui surgit.

Dans ma recherche, j'avais écrit que l'enseignement de Vitoria s'inscrit dans un contexte d'insécurité et de violence généralisées. Cette remarque me semble essentielle. Vitoria ne pense

pas depuis un cabinet tranquille. Il pense depuis un monde en crise. Il pense dans une époque où la puissance cherche sa justification. Il pense quand la conquête voudrait devenir droit par le simple fait d'avoir eu lieu.

Or c'est précisément là que Vitoria est grand. Il ne se contente pas de commenter le réel après coup. Il ne bénit pas l'ordre établi. Il ne se réfugie pas dans une neutralité prudente. Il interroge. Il distingue. Il juge. Il demande : de quel droit ?

Cette question – de quel droit ? – est peut-être l'une des plus grandes questions universitaires. Elle est simple. Elle est redoutable. Elle oblige à ne pas confondre le fait et le droit, le succès et la justice, la puissance et la légitimité.

Les Espagnols sont arrivés aux Indes. Ils ont conquis. Ils ont dominé. Ils ont organisé le travail. Ils ont prélevé des richesses. Ils ont imposé leur présence. Cela n'a pas été facile et ils en sont fiers. Ils commencent à en profiter. Mais Vitoria demande : cela suffit-il à fonder un droit ? La victoire crée-t-elle la justice ? La force crée-t-elle le titre ? Le pouvoir crée-t-il la vérité ?

Nous savons que la réponse de Vitoria est non. Et ce non est un acte intellectuel considérable. Un acte courageux, un acte risqué : il ose penser en dissonance, il ose affronter l'opinion commune, il ose heurter les intérêts de la majorité.

Il ne dit pas seulement : il faut être moins violent. Il ne dit pas seulement : il faut être plus charitable. Il ne dit pas seulement : il faut mieux traiter les peuples conquis. Il dit quelque chose de plus radical : les Indiens ont un *dominium*. Ils ont une souveraineté. Ils ont des droits. Ils sont des sujets de droit. Leur différence religieuse, culturelle ou politique ne les prive pas de leur humanité. Elle ne les prive pas de leur capacité à posséder, à gouverner, à échanger, à vivre selon leurs institutions. Oui, selon leurs institutions. C'est-à-dire sans être colonisés.

C'est ici que l'université apparaît dans sa fonction la plus haute. Une université existe pour que la pensée puisse résister à la fascination du fait accompli. Une université existe pour que l'intelligence ne soit pas absorbée par les puissances du moment. Une université existe pour rappeler que le droit n'est pas le masque de la force, mais la limite de la force. Enfin, une université se doit de considérer l'universel, c'est-à-dire l'international.

Vitoria est un maître parce qu'il a eu le courage de poser les questions de son temps au niveau où elles devaient être posées. Il n'a pas réduit la conquête à une question administrative. Il n'a pas réduit la rencontre des peuples à une question économique. Il n'a pas réduit l'évangélisation à une technique d'expansion. Il a compris que tout se jouait dans une question plus profonde : qu'est-ce que l'homme ?

Et parce qu'il pose la question de l'homme, il rejoint notre temps.

Car notre monde aussi est incertain. Nous vivons des guerres. Nous vivons des déplacements massifs de populations. Nous vivons des fractures économiques. Nous vivons des affrontements culturels. Nous vivons l'accélération technologique. Nous vivons la puissance de l'intelligence artificielle, capable de transformer l'éducation, le travail, le langage, la décision, l'image que l'homme se fait de lui-même.

Et devant ces bouleversements, la tentation est toujours la même : suivre la puissance, suivre l'efficacité, suivre le fait accompli, puis chercher ensuite les mots pour le justifier.

Vitoria nous apprend l'inverse. Il nous apprend que la première tâche de l'intelligence est de remonter aux fondements. Il nous apprend que la raison n'est pas une technique de justification, mais une exigence de vérité. Il nous apprend que la théologie, la philosophie et le droit peuvent travailler ensemble pour éclairer le réel.

Voilà pourquoi Vitoria est une lumière pour un monde incertain. Non pas parce qu'il supprimerait l'incertitude. Mais parce qu'il enseigne une manière d'habiter l'incertitude : avec rigueur, avec courage, avec sens de l'homme, avec confiance dans la raison.

II. Le *ius communicationis* : une pensée de la relation humaine

Au cœur de la pensée vitorienne se trouve une notion décisive : le *ius communicationis*. On pourrait traduire par le droit de communication, le droit d'échange, le droit de relation, le droit de circuler et d'entrer en relation avec autrui.

Dans la *Leçon sur les Indiens*, Vitoria affirme que le premier titre légitime de la présence des Espagnols pourrait être appelé celui de la sociabilité et de la communication naturelle. Cette formule est d'une portée immense. Elle signifie que les hommes ne sont pas faits pour vivre enfermés dans des mondes hermétiques. Ils sont faits pour se rencontrer, pour circuler, pour échanger, pour commercer, pour dialoguer, pour apprendre les uns des autres.

Dans ma recherche, j'ai voulu montrer que cette mobilité n'est pas un thème marginal chez Vitoria. Elle est une pierre d'angle. Elle est liée à la *communitas orbis*, à la communauté du monde. La libre circulation des personnes et des biens, lorsqu'elle est pensée selon le droit naturel, exprime quelque chose de plus profond que le déplacement physique : elle exprime l'unité du genre humain.

Mais il faut être très attentif. Chez Vitoria, cette liberté de communication n'est pas un droit de domination. Elle n'est pas un droit d'invasion. Elle n'est pas un droit de captation des richesses. Elle n'est pas un permis de conquérir. Elle ne devient juste que si elle respecte l'autre. Elle ne peut être invoquée que si elle ne porte pas préjudice à autrui.

C'est un point décisif pour nous aujourd'hui.

La mobilité peut être belle. Elle peut être féconde. Elle peut ouvrir des chemins de rencontre, de connaissance, de coopération. Mais la mobilité peut aussi devenir violence. Elle peut devenir conquête. Elle peut devenir appropriation. Elle peut devenir domination économique, culturelle, politique, technologique.

Déjà au XVI^e siècle, cette ambiguïté est manifeste. La liberté de circuler peut être invoquée par le marchand, par le missionnaire, par le savant, par l'hôte. Mais elle peut aussi être instrumentalisée par le conquérant. La frontière est fragile entre la rencontre et la possession, entre l'échange et l'asservissement, entre la communication et l'impérialisme.

C'est pourquoi Vitoria nous oblige à penser ensemble deux exigences : l'ouverture et la justice.

L'ouverture sans justice devient domination. La justice sans ouverture peut devenir fermeture. Le génie de Vitoria est de ne pas opposer ces deux exigences. Il cherche une relation juste. Il

pense une mobilité réglée par le droit. Il pense une communauté humaine qui ne supprime pas les peuples, les cultures, les souverainetés, mais qui les inscrit dans un horizon commun.

Cette intuition demeure d'une très grande actualité.

Nous vivons dans un monde hyperconnecté. Les informations circulent en permanence. Les capitaux circulent. Les images circulent. Les marchandises circulent. Les données circulent. Les étudiants circulent. Les professeurs circulent. Les migrants circulent ou cherchent à circuler. Les idées circulent. Les peurs aussi circulent.

Mais cette circulation ne suffit pas à créer une communauté. La connexion n'est pas encore la communion. La circulation n'est pas encore la justice. L'échange n'est pas encore la réciprocité. La mondialisation n'est pas encore la fraternité.

Vitoria nous aide précisément à penser ce passage. Il nous rappelle que la communication humaine ne peut être réduite à un flux. Elle suppose une reconnaissance. Elle suppose que l'autre soit perçu comme un sujet. Elle suppose que les peuples ne soient pas seulement des marchés, des territoires ou des ressources. Elle suppose que le droit protège l'humain au cœur même de l'échange.

Dans ma thèse, j'avais formulé l'idée que la mobilité est un indicateur du niveau de maturité juridique des sociétés. Cette idée me semble toujours juste. La manière dont une société traite celui qui vient d'ailleurs révèle ce qu'elle croit réellement de l'homme. La manière dont une société accueille, limite, encadre, protège ou rejette la mobilité dit quelque chose de son rapport au droit, à la peur, à la justice, au bien commun.

Il en va de même pour l'université. La manière dont une université accueille l'étranger, le chercheur d'ailleurs, l'étudiant lointain, la pensée différente, la question dérangement, révèle ce qu'elle croit de la vérité. Une université peut être internationale par ses partenariats et rester intérieurement fermée. Elle peut accueillir des étudiants du monde entier et ne pas vraiment entrer dans l'expérience de l'autre. Elle peut parler de globalisation tout en restant prisonnière d'une logique de prestige, de classement, de compétition, voire même de marchandisation des diplômes.

Une université digne de Vitoria ne se contente pas d'être ouverte au monde. Elle cherche à comprendre ce que signifie une ouverture juste au monde. Elle œuvre à promouvoir un monde ouvert.

III. La *communitas orbis* : une mission pour l'université

La *communitas orbis* est l'une des grandes intuitions de Vitoria. Elle désigne la communauté du monde, non pas comme un empire unique, non pas comme une uniformisation des peuples, mais comme l'horizon d'un bien commun des peuples.

Cette notion est précieuse pour l'université, parce que l'université elle-même porte dans son nom quelque chose de l'universel. Une université n'est pas une simple école professionnelle. Elle n'est pas seulement un lieu de transmission technique. Elle est un lieu où les savoirs sont appelés à se rencontrer. Elle est un lieu où la diversité des disciplines cherche une unité. Elle est un lieu où l'intelligence s'ouvre à ce qui dépasse l'immédiat. Une université digne de ce nom est un lieu où les étudiants et les enseignants font l'expérience même du dialogue et du

respect. Elle est un lieu d'apprentissage de la fraternité, ce que vivait Vitoria dans la démocratie naissante de l'Ordre des Prêcheurs.

Le programme de ce congrès l'exprime très clairement. Après cette conférence, une table ronde portera sur « Francisco de Vitoria, maestro. Le professeur universitaire d'aujourd'hui ». Puis une autre abordera l'unité de la vérité, de l'université du XVI^e siècle à l'université d'aujourd'hui. Ces deux thèmes sont profondément liés. On ne peut pas penser le professeur universitaire sans penser l'unité de la vérité. Et l'on ne peut pas penser l'unité de la vérité sans penser la mission de l'université.

Que signifie être professeur, aujourd'hui ?

Ce n'est pas seulement transmettre un contenu. Ce n'est pas seulement maîtriser une spécialité. Ce n'est pas seulement accompagner des étudiants vers l'emploi, même si cela est important. Être professeur, c'est introduire dans une manière de chercher. C'est témoigner que la vérité mérite d'être poursuivie. C'est apprendre à distinguer. C'est former le jugement. C'est apprendre à ne pas céder à la facilité des slogans, des idéologies, des émotions immédiates.

Vitoria fut un maître parce qu'il a su faire entrer les questions brûlantes de son temps dans l'espace de l'université. Il n'a pas séparé l'enseignement de la réalité. Il n'a pas opposé la contemplation et l'histoire. Il a montré que l'université doit être assez libre pour penser ce que le pouvoir voudrait parfois taire.

C'est une leçon pour nous.

Une université catholique ne peut pas se contenter de reproduire les catégories dominantes de son époque. Elle doit les interroger. Elle doit former des esprits capables de voir ce qui est en jeu derrière les évidences apparentes. Elle doit pratiquer ce que votre université appelle, avec une belle expression, la raison ouverte.

La raison ouverte n'est pas une raison faible. Ce n'est pas une raison confuse. Ce n'est pas une raison qui renonce à la rigueur pour faire place à la foi. C'est au contraire une raison qui refuse de se réduire. Elle refuse de se réduire au calcul. Elle refuse de se réduire à l'utilité immédiate. Elle refuse de se réduire à la seule performance. Elle refuse de se réduire à ce qui est mesurable.

Une raison ouverte est une raison qui sait que le réel est plus grand que nos méthodes. Elle sait que l'homme est plus grand que ses fonctions. Elle sait que le droit est plus grand que la procédure. Elle sait que l'économie est plus grande que le profit. Elle sait que la technique est plus grande lorsqu'elle sert, et plus dangereuse lorsqu'elle domine.

L'université qui porte le nom de Francisco de Vitoria est donc invitée, par son nom même, à tenir ensemble la vérité et l'humanité, la rigueur et l'espérance, la science et la conscience, la liberté académique et le service du bien commun.

Dans un monde incertain, cette mission est urgente.

Car l'incertitude produit souvent deux réactions opposées.

La première est la fermeture. Lorsque le monde inquiet, on se replie. On cherche des frontières absolues. On désigne des ennemis. On simplifie. On oppose les peuples, les cultures, les religions, les disciplines, les générations.

La seconde réaction est la dissolution. Lorsque le monde inquiet, on renonce à chercher une vérité commune. On affirme que tout se vaut, que chacun a sa vérité, que le droit n'est qu'un rapport de forces, que la personne humaine n'est qu'une construction, que les institutions ne sont que des jeux de pouvoir.

Vitoria nous aide à éviter ces deux impasses. Il n'est ni un penseur de la fermeture, ni un penseur de la dissolution. Il pense l'ouverture à partir d'une nature humaine commune. Il pense la diversité à partir d'un horizon universel. Il pense les peuples à partir d'un droit des gens. Il pense la mobilité à partir de la justice. Il pense la relation à partir de la réciprocité.

Cela peut inspirer profondément l'université d'aujourd'hui.

Une université n'a pas à choisir entre l'enracinement et l'ouverture. Elle doit être enracinée pour être ouverte. Elle doit savoir d'où elle parle pour entrer vraiment en dialogue. Elle doit avoir une identité forte non pour se fermer, mais pour se donner. Elle doit recevoir sa tradition non comme un refuge, mais comme une source.

Porter le nom de Vitoria, c'est donc recevoir une responsabilité : faire de l'université un lieu où l'on apprend à penser l'unité du monde sans nier la diversité des peuples ; un lieu où l'on apprend à penser les droits humains sans déraciner l'homme ; un lieu où l'on apprend à penser la liberté sans oublier le bien commun ; un lieu où l'on apprend à penser la puissance sans jamais la séparer de la justice.

IV. De la première mondialisation à la nôtre : la personne humaine comme fondement

Dans ma recherche, j'ai essayé de mettre en regard deux mondialisations.

La première mondialisation est celle qui s'ouvre au XVI^e siècle avec la découverte du Nouveau Monde. Elle oblige les juristes et les théologiens à penser les droits des peuples, la circulation, la souveraineté, la guerre juste, le commerce, l'évangélisation, la propriété, la dignité de ceux que l'Europe rencontre.

La nouvelle mondialisation est celle qui se construit après 1945, avec le développement des institutions internationales, l'Organisation des Nations Unies, l'Organisation internationale du Travail, l'Union européenne, les structures de coopération économique et juridique, puis la mondialisation contemporaine des échanges, du travail, des normes et des mobilités.

Ce qui m'avait frappée, dans ce travail, c'est la continuité profonde entre ces deux moments. La première mondialisation oblige à reconnaître des droits fondamentaux attachés à la nature humaine. La seconde mondialisation oblige à construire des institutions capables de protéger ces droits à l'échelle internationale.

Et ces deux mondialisations s'accompagnent d'un saut technique dans la communication : l'imprimerie au XVI^e siècle, Internet et l'IA au XXI^e siècle.

Autrement dit, il ne suffit pas d'affirmer que l'homme a des droits. Encore faut-il des institutions qui les protègent. Il ne suffit pas d'avoir une anthropologie. Il faut un droit. Il ne suffit pas d'avoir des principes ni des techniques. Il faut des médiations. Il ne suffit pas de proclamer la dignité humaine. Il faut des formes sociales, politiques, juridiques, économiques qui en permettent l'effectivité.

C'est ici que la pensée de Vitoria est particulièrement féconde pour notre temps.

Nous parlons beaucoup des droits humains. Nous parlons beaucoup de la dignité. Nous parlons beaucoup de l'universel. Mais nous savons aussi combien ces mots peuvent être fragiles. Ils peuvent être invoqués sans être respectés. Ils peuvent être proclamés tout en étant contredits par les pratiques. Ils peuvent être utilisés comme langage diplomatique, sans devenir réellement principe de transformation.

Vitoria nous rappelle que l'universel ne peut pas être abstrait. Il doit rejoindre les situations concrètes. Il doit regarder le travail forcé, les violences, les dominations, les exclusions, les peuples réduits au silence. Il doit poser la question de la justice là où le pouvoir préfère parler d'efficacité.

Et cela vaut aujourd'hui pour les migrations.

Le migrant, le réfugié, l'étudiant étranger, le travailleur mobile, l'exilé, le déplacé, tous nous rappellent que l'homme n'est pas réductible à son lieu d'origine. Dans l'introduction de ma thèse, j'avais médité cette parole biblique : « Mon père était un Araméen errant ». Cette formule est saisissante. Elle inscrit la mobilité au cœur même de la mémoire croyante. Elle dit que l'identité humaine ne se comprend pas seulement à partir d'un sol possédé, mais aussi à partir d'un chemin parcouru.

L'homme est un *homo viator*. Il est un être en chemin. Il est de quelque part, bien sûr, mais il n'est jamais seulement de quelque part. Il reçoit une origine, mais il est aussi appelé à une destination. Il habite une terre, mais il n'est pas enfermé dans cette terre. Il a besoin de racines, mais il ne peut pas être réduit à l'immobilité.

Cette condition itinérante n'est pas seulement géographique. Elle est aussi intellectuelle et spirituelle. Chercher la vérité, c'est accepter d'être en chemin. Étudier, c'est se déplacer intérieurement. Enseigner, c'est accompagner un passage. L'université est, au fond, une institution de l'itinérance : elle accueille des jeunes intelligences et les aide à se mettre en route.

C'est pourquoi la question de la mobilité parle si fortement à l'université. L'étudiant est un voyageur. Le chercheur est un voyageur. Le professeur lui-même, s'il demeure vivant intellectuellement, reste un voyageur. Il ne possède jamais la vérité comme un objet. Il la cherche. Il la sert. Il la reçoit. Il se laisse déplacer par elle. Et il la transmet.

Il y a là une très belle actualisation de Vitoria. Le *ius communicationis* n'est pas seulement le droit de se déplacer d'un territoire à un autre. Il peut aussi être compris comme le droit et le devoir d'entrer en relation avec ce qui n'est pas soi : une autre discipline, une autre culture, une autre tradition, une autre question, une autre souffrance.

Une université fidèle à Vitoria est une université qui refuse l'enfermement des savoirs. Elle refuse que le droit ignore l'anthropologie. Elle refuse que l'économie ignore l'éthique. Elle

refuse que la technique ignore la philosophie. Elle refuse que la théologie ignore l'histoire. Elle refuse que les sciences humaines ignorent les sciences exactes, et réciproquement. Elle cherche l'unité sans confusion. Elle cherche le dialogue sans dilution.

C'est peut-être cela, une raison vraiment ouverte.

***V. Magnifica humanitas* : protéger l'humain à l'âge de l'intelligence artificielle**

Je voudrais maintenant faire un pas vers notre actualité immédiate.

L'encyclique *Magnifica humanitas*, présentée hier, porte sur la sauvegarde de la personne humaine au temps de l'intelligence artificielle. Le thème ne pouvait mieux résonner avec notre congrès.

Pourquoi ? Parce que l'intelligence artificielle nous place devant une question analogue, mutatis mutandis, à celle que Vitoria affrontait au XVI^e siècle.

Au temps de Vitoria, l'Europe rencontre des peuples qu'elle ne comprend pas toujours, et qu'elle est tentée de dominer. La question devient alors : reconnaissons-nous pleinement l'humanité de ceux que nous découvrons ? Acceptons-nous qu'ils soient sujets de droit ? Acceptons-nous que leur différence ne les rende pas inférieurs ? Acceptons-nous que la puissance européenne soit jugée par une norme qui la dépasse ?

Aujourd'hui, l'intelligence artificielle nous met devant une autre forme de seuil. La question n'est plus seulement celle de l'humanité de l'autre peuple. Elle est celle de notre propre humanité. Qu'est-ce qui, en l'homme, ne peut pas être remplacé, calculé, prédit, simulé, optimisé, marchandisé ? Qu'est-ce qu'une conscience ? Qu'est-ce qu'un visage ? Qu'est-ce qu'une parole ? Qu'est-ce qu'une décision humaine ? Qu'est-ce qu'un jugement ? Qu'est-ce qu'une responsabilité ?

L'IA est une puissance. Elle peut servir. Elle peut aider à diagnostiquer, à traduire, à apprendre, à organiser, à chercher, à créer. Il serait absurde de la regarder seulement comme une menace. Mais il serait naïf de la regarder seulement comme un outil neutre.

Toute puissance nouvelle appelle une pensée. Toute puissance nouvelle appelle un droit. Toute puissance nouvelle appelle une éthique. Et toute puissance nouvelle appelle une université capable de former des consciences.

C'est ici que Vitoria devient étonnamment actuel.

Il nous apprend que le problème n'est jamais seulement technique. Au XVI^e siècle, il aurait été possible de dire : la conquête est une affaire militaire, administrative, économique. Vitoria répond : non, elle est une affaire anthropologique, théologique et juridique. Elle touche à ce qu'est l'homme.

De même aujourd'hui, il serait possible de dire : l'intelligence artificielle est une affaire d'ingénieurs, de marchés, de régulation numérique. Mais cela ne suffit pas. Elle est aussi une affaire anthropologique, théologique et juridique. Elle touche à ce qu'est l'homme.

Dans un monde fasciné par l'innovation, l'université doit rappeler que l'innovation n'est pas en elle-même un critère de justice. Tout ce qui est possible n'est pas juste. Tout ce qui est efficace n'est pas humain. Tout ce qui est rapide n'est pas sage. Tout ce qui est calculable n'est pas vrai. Tout ce qui est produit par une machine ne porte pas la même responsabilité qu'une parole humaine.

L'encyclique *Magnifica humanitas* nous invite, par son titre même, à ne pas entrer dans ce débat par la peur, mais par l'admiration. Il ne s'agit pas de dire d'abord : la technique est dangereuse. Il s'agit de dire d'abord : l'homme est magnifique. Et parce que l'homme est magnifique, il doit être protégé. Parce que l'homme est capable de vérité, il ne peut pas être réduit à des données. Parce qu'il est capable de relation, il ne peut pas être réduit à des connexions. Parce qu'il est capable de conscience, il ne peut pas être réduit à des calculs. Parce qu'il est capable d'amour, il ne peut pas être réduit à des comportements.

Voilà une parole profondément positive.

Le monde incertain n'a pas seulement besoin d'alertes. Il a besoin d'une anthropologie de l'espérance. Il a besoin de lieux où l'on rappelle la grandeur de l'humain. Il a besoin d'universités qui ne cèdent ni au technophobisme, ni au technicisme. Il a besoin d'universités qui sachent former des ingénieurs, des juristes, des philosophes, des théologiens, des économistes, des médecins, des éducateurs capables de se poser ensemble une question simple : qu'est-ce qui sert vraiment l'homme ?

C'est pourquoi le lien entre Vitoria et *Magnifica humanitas* me semble très fort.

Vitoria a rappelé que les Indiens n'étaient pas des objets de conquête, mais des sujets de droit. Aujourd'hui, nous devons rappeler que la personne humaine n'est pas un objet de traitement algorithmique, mais un sujet de dignité. Vitoria a soumis la conquête au jugement de la raison et du droit. Nous devons soumettre la puissance technologique au jugement de la raison, du droit et de la conscience. Vitoria a refusé que la différence justifie la domination. Nous devons refuser que la performance justifie la réduction de l'humain.

Une université qui porte le nom de Francisco de Vitoria a donc une parole à apporter dans ce débat mondial. Elle peut dire : nous ne voulons pas seulement former des utilisateurs de technologies. Nous voulons former des hommes et des femmes capables de discerner. Nous ne voulons pas seulement produire de l'innovation. Nous voulons servir la dignité. Nous ne voulons pas seulement accompagner les transformations du monde. Nous voulons les orienter vers le bien commun.

VI. Le droit comme limite de la puissance et comme espérance

Il y a chez Vitoria une confiance dans le droit qui me semble très précieuse.

Le droit n'est pas seulement un ensemble de règles. Il n'est pas seulement une procédure. Il n'est pas seulement un langage de spécialistes. Il est ce qui permet de séparer la justice de l'arbitraire. Il est ce qui introduit une distance entre la force et sa prétention à se justifier elle-même. Il est ce qui permet au faible de ne pas être entièrement livré au fort.

Dans ma thèse, j'avais beaucoup travaillé cette fonction du droit naturel : introduire une extériorité, une distance, un fondement, pour que le droit ne se confonde pas avec le pouvoir. Cette question demeure centrale. Qui fait le droit ? D'où vient la loi ? Qu'est-ce qui empêche la norme d'être seulement l'expression du plus fort ?

Ces questions sont brûlantes aujourd'hui.

Elles le sont dans les conflits internationaux, lorsque la guerre cherche à se justifier par la nécessité, la sécurité, l'identité ou la revanche.

Elles le sont dans l'économie mondiale, lorsque le travail humain risque d'être traité comme une simple variable d'ajustement.

Elles le sont dans les migrations, lorsque la personne étrangère est réduite à un problème de gestion des flux.

Elles le sont dans le numérique, lorsque les données personnelles deviennent une matière première.

Elles le sont dans l'intelligence artificielle, lorsque la décision humaine peut être influencée, orientée, automatisée, voire remplacée.

Dans toutes ces situations, il faut une limite. Mais pas une limite seulement négative. Il faut une limite qui protège la relation. Il faut un droit qui ne ferme pas le monde, mais qui rend possible une ouverture juste.

C'est exactement ce que Vitoria nous aide à penser. Le droit n'est pas là pour empêcher la rencontre. Il est là pour empêcher que la rencontre devienne domination. Il n'est pas là pour empêcher la circulation. Il est là pour empêcher que la circulation devienne prédation. Il n'est pas là pour empêcher la puissance. Il est là pour ordonner la puissance au bien commun.

Une université catholique devrait avoir une affection particulière pour cette compréhension du droit. Car elle sait que la loi n'est pas seulement contrainte. Elle est aussi pédagogie. Elle forme les relations. Elle protège les vulnérables. Elle rappelle que la liberté n'est pas l'absence de toute limite, mais la capacité d'agir selon le bien.

Je crois que c'est une très belle mission pour les facultés de droit, mais aussi pour l'université entière : former des personnes qui comprennent que le droit est une œuvre de civilisation.

Dans un monde incertain, le droit peut être fragilisé. On peut le trouver trop lent, trop complexe, trop abstrait. On peut être tenté de lui préférer la décision rapide, l'efficacité immédiate, la logique de crise. Mais l'histoire nous enseigne que lorsque le droit recule, les plus faibles reculent avec lui.

Vitoria nous rappelle que le droit peut être une espérance. Non pas parce qu'il résout tout. Non pas parce qu'il serait toujours juste dans ses formulations positives. Mais parce qu'il garde ouverte la possibilité d'un recours, d'un jugement, d'une parole adressée à la puissance : tu n'es pas ta propre mesure.

VII. Une parole aux professeurs et aux étudiants

Permettez-moi maintenant de m'adresser plus directement aux professeurs et aux étudiants.

Francisco de Vitoria fut un professeur. Ce n'est pas un détail. Son influence ne vient pas seulement d'un traité systématique. Elle vient d'un enseignement. Elle vient de leçons. Elle vient d'une parole prononcée dans une université, reprise par des étudiants, transmise, copiée, discutée.

Cela signifie que l'université est un lieu où une parole peut devenir féconde au-delà de ce que l'on imagine. Un cours peut traverser les siècles. Une question posée devant des étudiants peut infléchir l'histoire du droit. Une leçon donnée avec courage peut devenir une ressource pour des générations.

C'est une grande consolation pour les enseignants. Nous ne savons jamais complètement ce que devient ce que nous transmettons. Nous préparons un cours. Nous corrigeons des copies. Nous accompagnons des mémoires. Nous répondons à des questions. Nous recommençons. Et parfois, nous pouvons nous demander ce qui demeure.

Vitoria nous répond : ce qui demeure, c'est une manière de penser. Ce qui demeure, c'est une exigence. Ce qui demeure, c'est le courage transmis à d'autres, le courage de poser à leur tour les bonnes questions.

Aux étudiants, Vitoria dit aussi quelque chose. Il leur dit que l'intelligence n'est pas un ornement. Elle est une responsabilité. Étudier n'est pas seulement préparer une carrière. Étudier, c'est apprendre à servir le monde avec plus de justice. Étudier le droit, la philosophie, l'économie, les sciences politiques, la théologie, la communication, l'ingénierie, la médecine, c'est recevoir des instruments qui peuvent libérer ou dominer, servir ou exploiter, éclairer ou manipuler.

Il ne suffit donc pas d'être compétent. Il faut devenir juste. Il ne suffit pas d'être brillant. Il faut devenir libre intérieurement. Il ne suffit pas d'être innovant. Il faut devenir responsable.

Une université comme la vôtre, inscrite dans l'horizon de la raison ouverte, peut offrir cela : une formation intégrale, où la compétence n'est pas séparée de la conscience, où la recherche n'est pas séparée du bien commun, où la liberté académique n'est pas séparée du service de la vérité.

Je crois que les étudiants attendent cela, même lorsqu'ils ne savent pas toujours le formuler. Ils attendent qu'on leur fasse confiance. Ils attendent qu'on leur dise que leur intelligence peut servir davantage qu'eux-mêmes. Ils attendent qu'on leur ouvre un monde plus vaste que celui de la réussite individuelle. Ils attendent qu'on leur montre que la vérité n'est pas une contrainte, mais une lumière.

Et cette lumière n'est pas abstraite. Elle passe par des maîtres. Elle passe par des institutions. Elle passe par des rencontres. Elle passe par des traditions vivantes. Elle passe par une expérience, dans la vie universitaire elle-même.

VIII. Porter le nom de Vitoria aujourd'hui

J'en viens maintenant à la question qui me semble au cœur de cette conférence : que signifie, pour une université, porter le nom de Francisco de Vitoria aujourd'hui ?

Je proposerais quatre réponses.

Premièrement, porter le nom de Vitoria, c'est croire que la raison peut affronter les questions les plus difficiles de son temps.

Il ne faut pas avoir peur des questions brûlantes. Vitoria n'a pas eu peur de penser la conquête, la guerre, les droits des Indiens, la souveraineté, l'évangélisation, le commerce, la justice. De même, l'université d'aujourd'hui ne doit pas avoir peur de penser l'intelligence artificielle, les migrations, les nouvelles formes de guerre, la crise écologique, les fractures sociales, la transformation du travail, les fragilités démocratiques.

Deuxièmement, porter le nom de Vitoria, c'est refuser que la puissance soit sa propre justification.

La puissance politique, la puissance économique, la puissance technologique, la puissance médiatique, la puissance académique elle-même doivent être interrogées. Une université n'est pas digne de son nom si elle ne forme pas des esprits capables de dire : cela est efficace, mais est-ce juste ? Cela est possible, mais est-ce humain ? Cela est légal, mais est-ce légitime ?

Troisièmement, porter le nom de Vitoria, c'est défendre une vision positive de l'homme.

Nous vivons une époque parfois tentée par le soupçon généralisé. L'homme serait dangereux, constructeur de violence, menace écologique, producteur d'inégalités, bientôt dépassé par ses machines. Il ne s'agit pas de nier les fautes humaines. Vitoria ne les niait pas. Bartolomé De Las Casas ne les niait pas. Antonio de Montesinos ne les niait pas. Mais la tradition chrétienne ne commence pas par le mépris de l'homme. Elle commence par sa dignité. Elle commence par l'image de Dieu. Elle commence par une vocation.

La personne humaine est capable de vérité. Elle est capable de justice. Elle est capable de conversion. Elle est capable de relation. Elle est capable de recevoir et de donner. Elle est capable d'amitié. Elle est capable de Dieu.

C'est cette magnifique humanité qu'il faut protéger.

Quatrièmement, porter le nom de Vitoria, c'est faire de l'université un lieu de bien commun.

Le bien commun n'est pas la somme des intérêts particuliers. Il n'est pas non plus l'écrasement des personnes au profit d'un collectif abstrait. Il est ce qui permet à chacun et à tous de grandir. Il suppose des institutions justes. Il suppose une éducation. Il suppose une culture du dialogue. Il suppose la recherche patiente de ce qui unit sans uniformiser.

Une université sert le bien commun lorsqu'elle forme des personnes capables de penser plus large qu'elles-mêmes. Elle sert le bien commun lorsqu'elle donne aux étudiants le goût de la vérité. Elle sert le bien commun lorsqu'elle rappelle que le savoir est une responsabilité. Elle sert le bien commun lorsqu'elle ose mettre la dignité humaine au centre de toutes les disciplines.

IX. Une lumière pour un monde incertain

Je voudrais, pour conclure, revenir au mot « lumière ».

La lumière de Vitoria n'est pas une lumière qui simplifie. Elle ne supprime pas la complexité. Elle ne donne pas des réponses immédiates. Elle ne transforme pas le monde incertain en monde parfaitement lisible.

C'est une lumière plus humble et plus exigeante. Elle éclaire les fondements, révèle ce qui est en jeu et aide à distinguer : l'homme de ce qui le menace, le droit de la force, la mobilité de l'invasion, l'ouverture de la prédation, la technique de la sagesse.

Cette lumière est précieuse, parce que notre temps a besoin de discernement.

Nous n'avons pas seulement besoin d'informations. Nous en avons déjà beaucoup, peut-être trop. Nous n'avons pas seulement besoin d'expertise. Nous en avons besoin, bien sûr, mais elle ne suffit pas. Nous n'avons pas seulement besoin d'innovation. Nous avons besoin d'orientation. Nous avons besoin de savoir vers quoi nous voulons aller.

C'est la tâche de l'université.

Une université n'est pas seulement un lieu qui accompagne les transformations du monde. Elle est un lieu qui demande : quelles transformations méritent d'être servies ? Elle n'est pas seulement un lieu qui s'adapte. Elle est un lieu qui discerne. Elle n'est pas seulement un lieu qui produit des connaissances. Elle est un lieu qui forme des consciences.

Francisco de Vitoria nous aide à retrouver cette vocation.

Il nous rappelle que l'université peut être un lieu de courage. Courage de penser. Courage de distinguer. Courage de dire non à l'injustice. Courage de dire oui à l'homme. Courage de croire que la raison, lorsqu'elle s'ouvre à la vérité, peut encore servir la paix.

Chers amis, votre université porte un grand nom. Mais ce nom n'est pas un poids. Il est une promesse. Il vous rappelle que la pensée peut éclairer l'histoire. Il vous rappelle que la foi n'éteint pas la raison. Il vous rappelle que le droit peut protéger l'humain. Il vous rappelle que la vérité n'est pas ennemie de la liberté. Il vous rappelle que l'université existe pour servir plus grand qu'elle-même.

Dans un monde incertain, il ne nous est pas demandé de tout maîtriser. Il ne nous est pas demandé de tout prévoir. Il ne nous est pas demandé de parler comme si nous avions déjà réponse à tout. Il nous est demandé d'être fidèles à notre mission : chercher la vérité, former des consciences, servir la dignité humaine, construire des ponts de justice entre les peuples, et garder ouverte la question du bien commun.

Francisco de Vitoria ne nous donne pas une lumière qui éblouit. Il nous donne une lumière qui oblige à regarder. Regarder l'autre. Regarder le monde. Regarder la puissance. Regarder le droit. Regarder l'homme.

Et peut-être est-ce cela, aujourd'hui, la tâche la plus urgente de l'université : apprendre à regarder l'homme en vérité, pour ne jamais désespérer de lui.

Car l'homme est fragile, mais il est magnifique.

Et c'est cette magnifique humanité que l'université a mission de servir.

Je vous remercie.